

Riser des tentatives



Journal de la Petite école #9
2022 -2023

Sections :

Rister des tentatives

Elizia

Re se-voir

| | |
|-----------|-----------------------------|
| Camille | atelier terre |
| Christine | atelier karaté |
| Maya | atelier terre |
| Tulie | atelier écriture |
| Corentin | atelier classe |
| Sophie | atelier geste (l'enveloppe) |
| Alexis | atelier bois (poster) |

Tisser

Lydie éclairceuse

Ouvrir son "voir"

Marie
Citation & observation

Mercis

Riser des tentatives

#La Petite école :
C'est Ahmad qui passe
la porte, tête baissée :
"Madame, est-ce que je
peux faire un petit peu
d'école aujourd'hui" ?

L'anthropologie nous ouvre à la diversité
des manières d'être - et ça c'est
vraiment une très belle leçon pratique
de l'anthropologie dans la mesure où
quand on voit les travaux des premiers
bons anthropologues - qui sont curieux,
qui sont intéressés, qui essaient de
comprendre pourquoi les gens sont si
différents de ce que nous pensions de ce
que devaient être les humains, eh bien
on voit que ça peut changer les choses.
Que par exemple les modèles de mariage,
les modèles de la parenté, de faire des
enfants, ont une très grande inventivité
dans d'autres mondes que les nôtres et
que ces inventivités nous font revoir et
revisiter nos propres conceptions quant
au mariage, quant à la question du genre,
quant à la question des alliances, quant à
la question des rapports aux enfants.

ㄟㄟㄟ

Ils nous amènent à revisiter nos
certitudes de telle sorte que ce que nous
vivons et pensions être évident ne l'est plus
et aurait pu être différent.
Et une fois, que l'on pense que les choses
auraient pu être autrement, d'un seul
coup nos modèles ne sont plus des modèles
royaux, privilégiés, mais une façon d'être
parmi d'autres.
Il faut qu'il y ait des bons milieux
pour l'inventivité, il y a peut-être aussi
des milieux très hostiles à l'inventivité,
il y a des milieux quand même très
appauvrissants...
La grande différence à laquelle on
assiste par rapport à ce que nous vivons
quotidiennement nous met en effet face
à un constat de créativité, je vais dire là
(dans le monde animal) elle nous saute
aux yeux et peut-être qu'elle nous saute
moins aux yeux quand il s'agit de nous.
Il faut apprendre à s'inquiéter et à se
désoler sur un autre mode et je me suis



dit : moi la méthode d'inquiétude que j'ai envie d'essayer, c'est une méthode d'inquiétude par la curiosité, c'est à dire pensons non pas à ce que l'on perd, mais pensons à ce qui vit avec nous pour y prêter attention.
(Vinciane Despret in Tendance premières : Autobiographie d'un poulpe).

Difficile de rendre compte de ce qui se produit en classe. Il n'y a pas d'habitudes à la Petite école mais des rituels. Pas de calques, mais des cartes que nous construisons et déployons ensemble à égalité avec les enfants. Nous nous découvrons. Nier, Ahmed m'a appris à danser, Aysser s'est chargé de la musique, pendant que les plus petits peaufinaient le maquillage du personnage qu'ils interpréteront peut-être, vendredi. Nous ne sommes pas à l'abri de changement de dernière minute. Ces changements sont à accueillir, car c'est souvent à ces endroits que les choses naissent, que les enfants viennent déposer quelque chose qui leur appartient et qu'ils ont le désir et la confiance de nous partager.
Je joue à l'animatrice de théâtre, tout cela n'est qu'un jeu un prétexte à la mise en place d'un champ d'expérimentation avec un matériel, dont les enfants vont se saisir si ils en ressentent le désir, la nécessité... Si c'est le bon moment, pour eux... Ils peuvent prendre à tout instant les commandes de la mise en scène du dispositif. Pour moi, ils agissent à ce moment-là comme des peintres qui tantôt débordent du cadre, tantôt y reviennent,

s'y racontent par petits traits, y volent librement... Il n'y a pas de calques pédagogiques, pas de discours pré-établis à la Petite école. Nous ne sommes pas détenteurs d'un savoir, nous partageons nos savoirs à égalité, et ces savoirs ont autant d'importance que les découvertes que nous partageons ensemble et l'attention que nous pouvons nous donner.



La Petite école interroge les marges que l'institutionnel invisibilise et les articulations entre ses pièces, mais elle interpelle aussi l'école et la réalité pédagogique belge dans son intégrité : plus qu'une initiative solidaire, cette école dédiée aux enfants qui n'ont pas d'école est un chantier pédagogique et politique, car non seulement elle se propose de soutenir l'école institutionnelle, mais elle mène aussi une action de contamination en douceur des pédagogies institutionnelles. La présente recherche se propose d'aller chercher les traces de cette contamination pédagogique autour de la Petite école et de comprendre son fonctionnement : quels modes de faire, quelles pratiques, quelles idées font de la Petite école non seulement une anomalie pédagogique, mais bien une expérience d'école et une réflexion autour de l'école ?



Ateliers

Le fantasme de l'écriture : Depuis son arrivée, Osama me répète inlassablement « yaktub ? » yaktub ? Il sait que je suis l'instituteur de l'école et pose sur moi son fantasme de l'école. Il écrira son prénom lors de la première journée mais cela ne lui suffira pas. Le lendemain, il revient vers moi — yaktub, yaktub — et m'apporte deux feuilles avec l'alphabet écrit en lettres imprimées capitales. Je lui propose alors de coller les feuilles dans un cahier qui devient son cahier d'écriture. Depuis, chaque matin, je lui propose des exercices et il revient avec son devoir fait. Osama a 9 ans, il entre dans le code par le fantasme de l'écriture.

#Observations atelier terre :
Les trois chameaux

Thierno me dit qu'il veut faire un chameau, je comprends ensuite qu'il veut faire la même figurine que son cousin

Mamadou il y a plusieurs semaines : un homme sur un siège, installé sur un chameau. Il arrive à faire le chameau, mais bloque sur le bonhomme, il veut aller demander à Mamadou de le faire pour lui.

Je lui refuse et lui montre la figurine de Mamadou, il me tend sa terre pour que je le lui fasse, à peine j'essaie qu'il me reprend la terre, « Non, non, c'est moi ! ». Il réussit, les empile à l'aide de cure-dents (comme l'avait fait Mamadou). À côté Bassam est plus agité, il demande son papa, demande si Alexis a le Corona, quand est-ce qu'il reviendra, me dit qu'il ne comprend pas, que lui est arabe et que moi je suis française. Même ses gestes sont agités, il détruit tout ce qu'il commence, j'ai du mal à le canaliser. Laisse seul deux minutes lorsque je suis plus loin avec Thierno, il détruit le chameau de Thierno. Thierno est très déçu, je demande à Bassam de s'excuser en lui expliquant que ce n'est pas possible

de détruire les choses des autres, que ce n'est vraiment pas gentil. *M* me regarde perplexe.

Thierno lui, recommence son chameau en silence. Une fois terminé, *Bassam* rentre en admiration « moi, ça ? »

*J*é lui propose de l'aider, ce sur quoi *Thierno* répond « non, moi je vais lui en faire un ? ». Aussitôt dit, aussitôt fait, *Thierno* fait la même figurine, pour *Bassam*. Place à la couleur. *Thierno* souhaite du jaune, et *Bassam* du noir (son frère *Mohamed* choisit aussi souvent le noir). *Bassam* s'installe avec un pinceau fin, tenu délicatement.

M s'offrira les 10 minutes de concentration les plus silencieuses de l'atelier. Ses touches sont des caresses, son visage se remplit de mimiques concentrées. Le chameau tombe sous le poids du pinceau, il lève la tête et me regarde apeuré d'avoir fait une bêtise.

On redresse la figurine calmement.

M la terminera fièrement à côté de *Thierno* « *Thierno* gentil ? »

M y a maintenant trois hommes à chameau à l'atelier : un bleu, un jaune et un noir.

#La Petite école : L'atelier menuiserie d'Alexis

L'atelier est un espace de réalisation, c'est le lieu de l'expérimentation.

M en sort des objets le plus souvent, mais ce que l'on ne voit pas et qui est à mes yeux le plus précieux, c'est la fabrique du regard, du geste et l'acquisition de la précision.

Chaque pratiquant fait appel consciemment ou non à différentes étapes.

M y a d'abord l'intention, que vais-je faire ? Puis, la recherche des moyens, comment vais-je faire ? Ensuite, viennent les étapes clefs de la réalisation du geste et de son interruption, de la prise de recul et de l'observation.

M n'est pas facile de s'arrêter pour prendre du recul sur son ouvrage, de faire de nouveaux choix et d'adapter ses actes en fonction de son (ses) objectif(s).

C'est crucial d'amener les enfants à se poser la question de leur but, un projet peut évoluer en fonction d'une multitude de paramètres que l'on ne maîtrise pas, la matière par exemple ou notre capacité à la façonner. Mon rôle n'est pas de leur imposer un objectif comme la fabrication d'un objet précis mais de leur proposer un but prétexte à l'exercice d'une pratique.

« Aujourd'hui, nous allons fabriquer un jeu, comment allons-nous faire ? »

C'est là que se trouve tout l'enjeu pour moi, chaque enfant arrive avec ses propres contraintes : ses désirs, ses aptitudes et sa capacité à accepter ses frustrations ou se satisfaire de ce qu'il réalise.

Dans cette démarche, il est essentiel que mon regard ne soit pas une charge supplémentaire pour eux, je cherche à me positionner en partenaire : non en maître d'œuvre qui dirige et commande mais plus en maître-artisan qui transmet par l'exemple et enseigne aux apprentis dans un système collaboratif.

㊦㊦㊦

Thérapeutique

« Le jeu universel de cache-cache repose sur la jouissance que procure le fait de perdre de vue volontairement dans le but d'être retrouvé. *M* y a un plaisir manifeste à découvrir celui qui est caché, mais aussi à être découvert quand on est caché. Mais attention : le jeu de cache-cache comporte une dimension sérieuse et des règles implicites. *M* est, par exemple, interdit d'interrompre le jeu en cours. Celui qui cesse de jouer avant d'avoir retrouvé celui qui est caché risque de subir la colère et la rage de ce dernier. Car, en interrompant le jeu, il le prive de cette expérience de plaisir escompté. C'est une catastrophe pour l'enfant en attente de retrouvailles. Dans une activité ludique où la règle préconise la disparition des participants pendant qu'un seul enfant est désigné pour chercher, il faut avant tout que chaque enfant possède la certitude que les disparus ne sont pas perdus. *M* doit être capable de rendre

ceux qui s'absentent présents dans sa tête. *M* s'agit donc bien d'un jeu pour apprendre à garder en soi, en image, dans sa propre pensée, le(s) disparu(s) » (Sophie Marinopoulos, *Jouer Pour Grandir*).

M Marghana qui se cache quotidiennement sous la table, à Osama qui se cache derrière le vaisselier avant de faire la vaisselle, à Anna qui se cache dans une pièce et attend que je fasse le tour de la classe pour la retrouver...

M tous les enfants passés par la Petite école qui se cachent, se recachent et ont fait de ce jeu universel un jeu central à la Petite école.

㊦㊦㊦

Médiation

De manière plus générale, le médecin, l'infirmier, la sage-femme, le juge, l'éducateur, le travailleur social, pour être le plus efficace possible, chacun dans son domaine, doit sortir de la stratégie de confrontation et de clivage et, au contraire, favoriser tout ce qui va dans le sens de la reconnaissance des parents et de leurs savoirs, et donc la multiplicité des regards et la création de lieux de passage et de co-création.

Curieux de la culture de l'autre, des repères culturels vont émerger s'ils sont importants pour les parents à ce moment-là et si nous sommes capables de les entendre. Pour cela, il faut savoir qu'ils existent. Ces éléments culturels sont multiples, reprenons-en quelques-uns entendus dans des consultations de familles venant d'Afrique de l'Ouest, il y en aurait bien d'autres pour le Maghreb, l'Asie, pour notre propre société aussi. Ce qui importe, au-delà des contenus,

c'est l'émergence des savoirs parentaux et de la multiplicité des représentations qui habitent les enfants dans cette situation transculturelle. (Marie Rose Moro, Enfants d'ici venus d'ailleurs)
Chaque individu est engagé dans une expérience, celle de vivre - dans un problème, celui d'exister.

Il n'existe pas qu'un remède à l'adolescence et un seul et il ne peut intéresser le garçon ou la fille dans l'angoisse. Le remède, c'est le temps qui passe et le processus de maturation graduels qui aboutissent finalement à l'apparition de la personne adulte. (Donald Winnicott, Aggressivité, culpabilité et réparation).

ㄥㄥㄥ

#La Petite école : fin d'année Une journée à la mer.

Ce sont ces 4 anciens qui viennent mercredi à l'école des devoirs et demandent pour nous y accompagner. Ce sont ces trois enfants qui n'ont jamais vu la mer... enfin juste de très très haut en avion ou à la télévision. Alors c'est elle qui me raconte sur le chemin comment elle l'imagine : la mer c'est bleu, bleu, bleu, il fait très chaud et le sable est jaune... il y a des poissons qu'on peut pêcher et puis on fait un barbecue et on les mange. Elle me raconte tout ça en rigolant parce qu'elle sait bien qu'en Belgique, elle n'est pas tout à fait comme ça la mer, d'ailleurs aujourd'hui il fait plutôt gris. On sent son excitation et puis la mer est là, droit devant : elle se tait, regarde. C'est ce bref silence accompagné de ce regard là que je n'oublierai pas.

C'est cette autre enfant qui une fois dans l'eau s'exclame : mais ça bouge tout seul et je n'arrive pas à bien poser les pieds...

et puis qui est-ce qui a mis tout ce sel dans la mer ?

C'est ce petit garçon qui après avoir fait la chasse aux goélands... avoir creusé des châteaux de sable et refusé de se mouiller, décide soudainement de s'y plonger quand même dans la mer... et de (re)trouver son sourire d'enfant.

C'est cet autre encore qui sort de l'eau, y retourne... plonge et replonge en ressort et dit : merci !

Ce sont eux, tous ensemble, qui agrippés au matelas gonflable disparaissent sous les vagues et réapparaissent sur le sable. Et c'est Corentin qui n'hésite pas à s'élancer dans l'eau pour en repêcher quelques-uns.

ㄥㄥㄥ

Re se-voir

C'est ce sur quoi nous portons notre attention
C'est comme une page blanche, sur laquelle tu
viens tous les jours déposer quelque chose d'autre.
On ne fait que déballer des choses, des petites
choses.

Nouons-nous ; cette formule emporte
entraîne, elle a la justesse du poème,
infaillible. On y reçoit le « nous » comme
une sorte d'appel : oui, faisons-le, nouons-
nous ! Le pronom y devient une modalité
du verbe, que l'on conjugue de beaucoup
de manières : nous-ons, accomplissons
des « nous » ; nouons encore, imaginons
d'autres façons d'être à plusieurs, de
se lier, de se toucher, peut-être juste se
frôler...

On y entend que dans le mot « nous »
quelque chose (mais quoi au juste ?) se
noue, doit se nouer et pourra donc aussi
bien se dénouer ; on se dit que « nous »
est une affaire de lien, d'attachements,
de mêlements, d'interdépendance
et d'arrachements - plutôt que
d'appartenance ou d'identification.
On devine que penser et éprouver
le « nous » amoureux n'est peut-être
pas inutile à une pensée du commun,
autrement dit que le « nous deux »

d'amour (le « nous deux encore » de
Michaux) pourrait, si on l'écoute,
s'élargir en collectif, s'infinir en politique.
(On se dit d'ailleurs aussi qu'avec les
Noues « nous » pourrait se décliner au
féminin, pour noues les femmes).

Car « nous » ne désigne pas une addition
de sujets (« je » plus « je » plus « je »...) mais un sujet collectif, dilaté autour de
moi qui parle : moi et du non-moi, en
partie indéfini, potentiellement illimité,
moi et tout ce à quoi je peux ou veux
bien me relier. Benveniste le disait, et
c'était une surprise : « nous » n'est pas
le pluriel de « je », un pluriel dénombrable
découpé dans le plus grand ensemble de
« tous ». Non, ce n'est pas comme ça que
le pronom se construit. « Vous » est le
résultat d'un « je » qui s'est ouvert (ouvert
à ce qu'il n'est pas), qui s'est dilaté,
déposé au-dehors, élargi.

« Vous » ne signifie pas : les miens, tous
ceux qui sont pareils que moi ; mais :
tous ceux qui pourront être le « je » de
ce « nous », l'endosser, le reprendre à leur
compte, en éprouver la force. Il ne s'agit
pas avec « nous » de dire qui je suis, de
me déclarer ; il ne s'agit même pas de
dire comme qui je suis ; mais ce que
nous pourrions faire si nous nous nouons.
« Vous » ne saurait ouvrir à la question
de l'identité (en es-tu ?), mais à la tâche
infinie qui consiste à faire et défaire des
collectifs (oui, aussi défaire), des pluriels
suffisamment soudés pour qu'ils puissent
s'énoncer.

Marielle Macé, Nos cabanes.



Atelier Terre

Les vaches de Mamadou

Maya

Mamadou, un sénégalais tout juste arrivé à Bruxelles nous rejoint à la petite école. Mamadou ne parle pas du tout le français, les échanges sont très restreints mais je le sens très attiré par l'atelier et surtout par la terre. Très observateur mais très peu preneur de mes propositions. Il s'installe, s'agrippe à un morceau de terre. Il est très habile de ses doigts, il connaît la terre, sait lui parler. Il en sortira un chameau tout seul sans m'adresser la parole.

Et ce pendant plusieurs semaines. Un jour il s'est mis à faire des vaches à cornes. Petit à petit le dialogue s'est installé. Mon inquiétude était qu'il n'accepterait jamais de faire les ateliers proposés mais il y est venu tout seul quand il a été prêt en laissant un peu les vaches de côté. Par la suite Mamadou a participé de

plus en plus aux ateliers proposés, tout en revenant de temps en temps à ses vaches. Quant lors d'une rentrée scolaire beaucoup de nouveaux enfants ont intégré la Petite école et modifié le groupe, Mamadou s'est immédiatement remis à ses vaches plusieurs séances d'affilées. En a résulté une collection fort appréciée de toustes et a entraîné son cousin Thierno dans son enthousiasme. Il a appris aux autres et à moi-même comment faire une vache. Thierno a voulu faire un cheval, puis une charrette en bois avec Alexis. Maïssa s'est mise à faire sa série de vache aussi. Il y a eu des vaches blanches, brunes, noires, oranges, bleues.



Premiers animaux de Mamadou : des hommes à dos de chameaux. Il a utilisé des cures dents pour la construction. Je l'ai laissé faire (ce n'est pas une méthode utilisée en céramique, mais je préfère laisser l'élan sur le moment), que je les remettrai après cuisson.



Construction de la maison des vaches : bois / paille / papier / pistolet à colle.



Première sortie de four :
Thierno et Mamadou parlent
dans leur langue.
Ils les trient, les montrent, et
commencent à jouer avec.



Première casse de cornes : Thierno
et Mamadou veulent les réparer avec
de la terre crue. Ça leur tient à cœur
malgré le fait que je leur dis que ça
n'est malheureusement pas possible.



Thierno était déjà à la Petite
école à l'arrivée de son cousin
Mamadou, qui l'a tout de suite
suivi dans la construction des
vaches.



Mamadou fait sa plus grande vache.

Atelier Karaté

« If you need to know a direction,
Look how you are breathing. »
Aurelia St John »

Christine

Les yeux subjectifs de Christine.
C'est protocolaire, c'est respectueux, c'est
une présence totale, une détermination,
un engagement de l'esprit, du corps.
C'est le corps en mouvement, dans
l'espace.
C'est le corps musclé, physique, la force
pure.
Le karaté, c'est la force corps-esprit
propulsée,
c'est un monde du dehors et du dedans.
Le karaté, c'est un art, à la recherche du
geste parfait, celui qui unifie,
L'esprit dans le geste, le corps dans le
geste.
Le karaté à la Petite école
C'est me questionner sur le protocole, la
limite, sur l'objectif à atteindre, pour qui ?
Pour quoi ?
C'est être d'accord de laisser une partie
du cadre pour y revenir peut-être
C'est accepter l'impermanence,
l'incertitude et rester.

C'est casser le code en le respectant.
C'est dire « Oui ! » à l'autre, là où il se
trouve.
C'est m'observer, observer les enfants et
les autres accompagnateurs, c'est être
témoin.
C'est être perdu et emprunter le chemin...

La Petite école

C'est reconstruire par le lien ce qui fut
abîmé dans un lien.
C'est être d'accord d'apprendre.
C'est ne pas savoir, ne plus affirmer, c'est
s'engager
C'est grandir et compter sur l'autre.
C'est s'ouvrir à l'inconnu
C'est une étreinte à soi-même
C'est une temporalité différente, un temps
qui n'oblige pas, un temps qui s'écoule au
rythme de l'enfance.



Mon engagement

Créer un espace sécurisant où le
dépassement est possible.
Partager ma joie.
Rester, c'est à dire m'ancrer dans la
douceur, la liberté et la confiance
Anecdote
Au karaté, on salue les ancêtres, le
maître, les autres élèves. Je l'ai appris, je
l'enseigne, le transmets. C'est solennel, on
s'incline, on remercie, on ritualise.
Mais, deux enfants refusent de s'incliner.
« Vous, on ne s'incline que devant Dieu. »
Je suis perdue, déstabilisée, je ne dis
rien, c'est comme ils veulent et pourtant,
je ne peux empêcher le discours de ma
tête pensante, les stéréotypes et préjugés
affluent.

Le cours continue.

Chez moi, je médite sur cela, sur ce salut
que je fais sans m'être profondément
questionnée. Et là, je suis obligée de
me demander ce que c'est, je revisite
l'histoire. Peut-on ne pas le faire, peut-
on en inventer un autre et rester fidèle,
doit-on l'être ? Ce rituel de là-bas, est-il
reproductible ici ?
Je ne trouve pas de réponse.
Ma réponse c'est d'être au prochain
cours avec ce qui est, moi qui salue, eux
qui ne saluent pas.
Ils ne salueront pas en s'inclinant, je les
salue et quand je relève le torse, les yeux
droits dans les leurs, je sens leur respect,
leur présence, ce oui...

Quel salut !

Atelier Terre

Camille

Premier atelier de l'année : le jeu de 'Monsieur Patate'. Une manière de se rencontrer grâce au jeu dans l'atelier terre. Alaa a plaisir à rouler rapidement des colombins (saucisses d'argile) et il en prépare pour faire une tignasse de rastaman à Monsieur Patate. Adnan lui, transforme son nez en terrasse pour ses petits bonhommes de terre. Un vrai plaisir de les découvrir ainsi, par leurs gestes et la concrétisation de leur univers sans mot.



Mains à l'ouvrage sur la table centrale de l'atelier et seulement le bruit de leurs langues qui répètent 'icks, icks, icks' à travers leurs dents lorsqu'ils strient méticuleusement des 'X' sur les flancs de l'argile avant de coller avec la barbotine.



Alas a donné toute son agilité et beaucoup de professionnalisme lors de la fabrication de son poulet rôti dodu qu'il fallait vider afin d'éviter qu'il explose lors de la cuisson. "Il n'y a que nous qui saurons qu'il n'y a plus que la peau..." dit-il avec un air coquin, de celui qui a compris le jeu des grands de ce qui est "vrai" et ce qui est "vrai-semblant".



Alaa s'est assis devant l'horloge sur le mur et la regarde immobile en attendant que la grande aiguille des minutes soit sur le '7' pour indiquer la fin de l'atelier terre. Nous avons 40 minutes ensemble, et impossible d'attirer son attention avec le projet que j'avais prévu ce matin-là. Tic tac tic tac. Changement de plan. L'argile se met au service de son intérêt du moment, les chiffres. Je fabrique un grand 'six' en terre, lui montre et lui demande ce qu'il y a après. Enthousiaste de me montrer, il façonne en gros colombins pliés les prochains chiffres. Exercice ensuite de les placer au bon endroit sur les bords d'un plateau tournant rond pour recréer l'horloge. Nous avons à peine placé le huit que 'sept!' s'exclame Alaa qui a vu le temps sur la vraie horloge et il bondit hors de l'atelier.



Pingouin et bébé pingouin de Sulayman pour la vitrine de l'aquarium.



Pour gagner d'avantage de pièces d'argent (en céramique!) lors de la foire de Noël, je propose le défi de faire des bonhommes de neige 'originaux'. Donc légèrement différents du modèle habituel. Les variations commencent et m'émerveillent : d'abord des bonhommes à plus que trois boules de neiges, avec des coiffes de mousse ou de pommes de pain, puis arrivent ces incroyables animaux-de-neige à quatre pattes.



Ma dernière semaine à la petite école, j'ai assoupli le cadre de l'atelier. Je n'ai pas imposé d'exercice, mais plutôt laissé venir ce que chacun voulait faire, en l'adaptant pour toujours y inclure l'argile. Le souhait de faire des batailles avec les outils de menuiserie d'Alexis s'est transformé en couronnement de chevaliers, en concours du plus long colombin à casser avec des épées de bois, et avec le Docteur Daniel donnant un soin chamanique à Sulayman, crucifié d'argile. J'ai adoré ce moment de lâcher prise.

Atelier écriture

Tulie



Ma rentrée à la Petite École :
C'est le temps des services en fin de repas. Alaa a pour mission de nettoyer la table. Il asperge abondamment la table rouge encore pleine de miettes.
J'essaie et réessaie :
- Attends Alaa : d'abord, ramasse les miettes.
Pas un regard pour ce que je montre, pas une oreille pour ce que je dis.
Il grimpe sur la table et se met à la frotter comme une lavandière.
Je réessaie encore et encore :
- Attention, la table ne tient pas, Alaa.
Descends, regarde, fais comme ça ...
Alaa ne me voit pas, ne m'entend pas, on dirait même qu'il ne me sent pas, tout près de lui. À genoux, il brique la table à deux mains.
J'ai peur que la table se renverse.
Je vais le prendre et le reposer au sol mais : sait-il que je suis là ? Que j'existe ?
Qu'il existe actuellement autre chose que cette table sale et ce chiffon au bout de ses mains ?
J'ai peur d'être un fantôme. Alors je maintiens la table fixe puis j'attends qu'Alaa finisse de frotter et descende ...
C'est la fête de Noël à la Petite école : les enfants arrivent très enthousiastes.
Chamboulée, je vais voir Camille : Alaa m'a regardée pour la première fois.

Sulayman ne veut pas venir lire et écrire.
Il fait des puzzles à côté de nous.
On découvre les lettres avec Ibrahim et c'est difficile. Sulayman, du dessus de son puzzle, les reconnaît toutes.
Mais « non non non » il ne veut pas

travailler avec nous !
- Et si tu écrivais quelque chose pour quelqu'un ?
- Pour Corentin !!!
- Qu'est-ce que tu veux lui écrire ?
- « David ? c'est mon copain !
Et aussi « Olivier » (son éducateur)
Sulayman écoute le mot, cherche les lettres pour l'assembler et puis le recopie en géant sur le tableau.
On envoie la photo du tableau à Corentin pour qu'il guérisse vite.
Mais « non non non »
Sulayman ne veut pas lire et écrire.

ㄥㄥㄥ

Atelier Classe

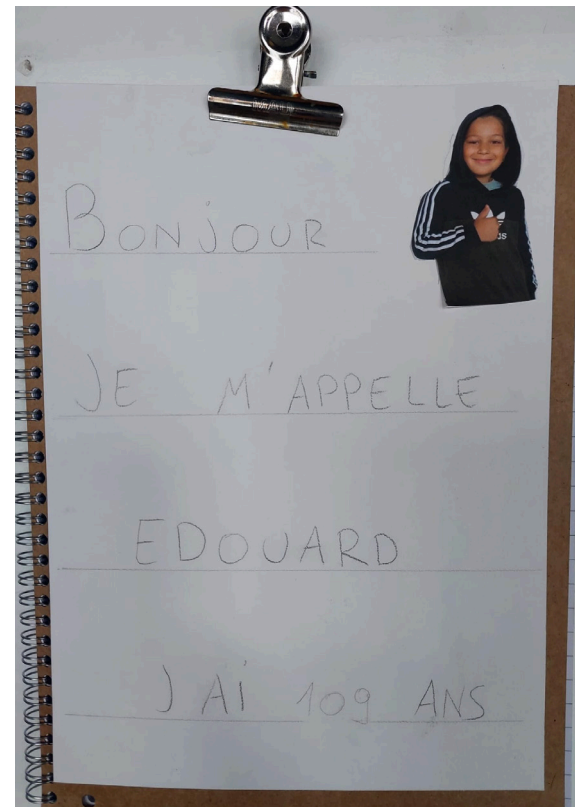
Corentin

La carte d'identité

Anas était absent hier. Il revient ce matin en classe et m'explique qu'il a été à la commune hier faire sa carte d'identité. Son visage rayonne. Il continue, empressé à m'expliquer qu'après il pourra avoir sa carte pour le métro. Son sourire ne le quitte pas.

Le lendemain, nous réalisons les fiches pour distinguer les casiers de chacun. Une photo à découper en poinçonnant, un papier dessin au format A7.

Lorsque son père vient, il montre tout excité que nous avons fait une carte d'identité, pour les casiers.



109

Sulayman s'amuse à changer son identité lors du moment théâtre. Il a 39 ans. Edouard, de son côté finit par avoir 109 ans. Je termine sa fiche et j'écris donc 109 ans. Lorsque je lui montre, je le sens perplexe avec un regard étonné, hésitant et une pointe de sourire aux lèvres. En fin de journée, il montre le cahier à son père et en rit.

Aujourd'hui,
l'étiquette est
devenue la carte
d'identité pour tous.

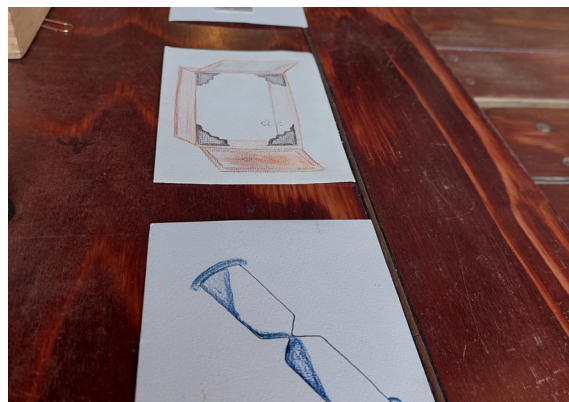




Avant-Après

La structuration du temps est un des piliers de la pédagogie à la Petite école. Lors de l'accueil, les enfants répètent l'organisation de la journée en étape. Au début de la classe, les enfants font de même avec les étapes de cette première partie d'année : sablier, théâtre, gym des doigts, écriture et travail personnel. En m'inspirant de *L'enfant et le temps* de Bernadette Guéritte-Mess, je reprends l'idée de revenir au fur et à mesure sur chaque moment. Nous regardons à chaque étape, lesquelles sont passées et lesquelles sont à venir.

Après une semaine, les enfants arrivent en classe et l'un d'entre eux met en ordre les cartes.



Eduar ne vient pas beaucoup en classe. Il se presse aux portes de l'atelier pour travailler avec Alexis ou Camille à des projets productifs. Lorsqu'il s'est rendu compte qu'il était l'un des seuls à ne pas avoir de carte d'identité, il m'a rejoint en classe. Sa carte d'identité finie, il n'est plus revenu.

Un vendredi, il participe, un peu forcé, à la classe Petit journal. Il négocie, teste les limites avant de se mettre au travail. Dans son papillonnage, il me demande subitement si c'est bien la lettre de son nom. Je le lui confirme et prends alors les lettres en bois. J'écris son prénom en lui disant que j'hésite sur l'écriture. C'est simple, me dit-il, c'est E - DU - AR. Je m'applique. On regarde ensemble son prénom et je lui demande de replacer les lettres dans l'ordre, il le fait en retournant les lettres, il recommence ensuite avec succès.



L'après-midi, je le vois de loin discuter avec Christine. Il lui demande s'il a bien écrit son prénom avec les lettres, il écrit ensuite la sienne avec son aide. Finalement, il se met à la peinture lors de la sieste et trace deux E sur la feuille. Premier pas vers l'écriture.



Les enfants accrochent. Ils parlent et jouent la scène avec leur figurine. Peut-être que mon enthousiasme m'aveugle, mais je les sens plus sereins. Toute la gêne de la parole en groupe ou, pire, celle d'être seul face à moi, disparaît. Leur sourire n'est pas gêné, ils s'amuse à parler et à s'inventer.

Suleyman a beaucoup de noms. Il adore être Harry Potter ou un superhéros. L'âge devient une surenchère. Ce jeu du mensonge honnête est libérateur pour beaucoup.

Lorsque nous avons formulé des phrases sur la famille, je me suis mis à mentir en prétendant avoir 55 frères et sœurs. Inconsciemment j'ai voulu protéger Anas, en face de moi de devoir parler de sa famille. Erreur ou pas de ma part, le théâtre permet de mentir, mais dans un cadre et sur des sujets qui nous appartiennent.



La présence du théâtre délimite deux espaces. Étonnamment, lorsque l'on retourne au papier, les enfants redeviennent l'enfant-élève. Le bon nom et le bon âge doivent être écrits. La distinction entre les rôles est ancrée et les enfants tiennent à écrire le vrai. Lorsque je propose à Suleyman d'écrire Harry Potter, il sourit mais il est déterminé à écrire son propre nom.

Le moment où les enfants doivent parler en classe, est souvent fastidieux. Le temps de parole est trop long, les enfants fatiguent, ils se déconcentrent. La mise en scène aide. Jusqu'ici, je me contentais du jeu de l'école traditionnelle : l'instituteur fait répéter un texte. La répétition simple et structurée les rassure. Ils aiment... un temps.

L'attention des enfants lors des ateliers de Sophie est surprenante. Ce sont toujours des moments magiques pour eux et pour les adultes autour. Alors, on essaye de mieux observer pour reprendre ce qui devrait être intégré en classe.

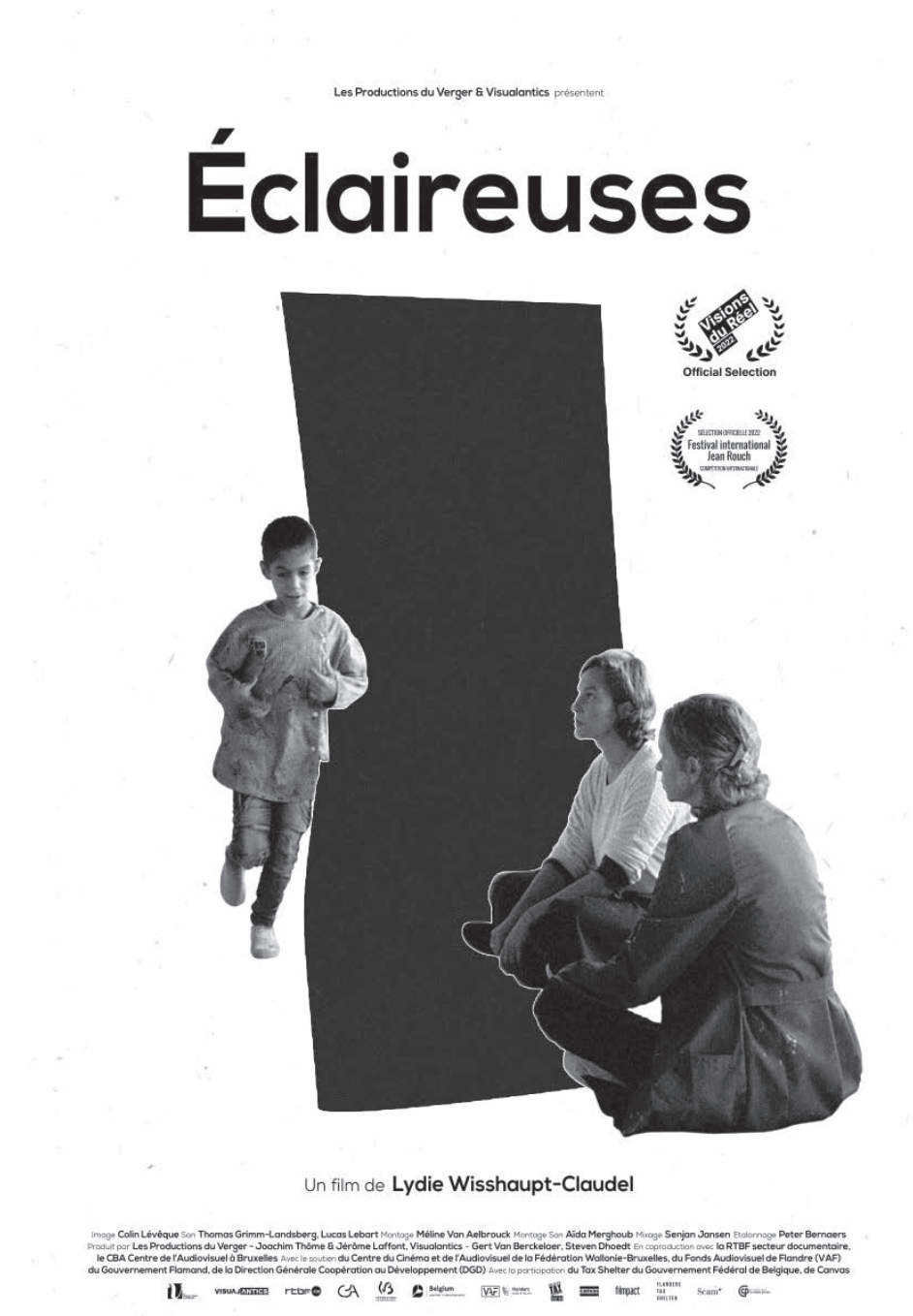
L'année passée, j'ai entamé la lecture des textes dans des caisses avec des objets. Cette année, les enfants se mettent en scène avec la figurine choisie le matin chez Marie. C'est la leur pour la journée — un peu trop parfois.

J'installe le petit théâtre sur le bureau, je frappe 3 fois, et j'ouvre doucement les portes. On entame les présentations. Ils répètent alors, en le jouant, « Je m'appelle Adnan, j'ai six ans, je parle arabe, français... »

~ ~ ~

Éclaireuses

*Quelques mots des uns, des autres
et un peu des miens.*



2017.

Je ne savais pas bien quoi trouver en passant la porte.
En vous rencontrant Juliette Marie, et plus tard toutes et tous les autres.
D'abord, l'énergie de ces deux corps en action, en mouvement, en pensée permanente.
Suivre mon intuition a été la seule chose à faire.
Suivre la vôtre aussi.
Être attentive à ne jamais partir dans l'autre sens, à contre sens.
Tracer une ligne d'intuition propre, pas trop collée, mais jamais trop loin de vous non plus.

2023.

Six ans plus tard, un objet existe, un objet-film.
Depuis un an, il se transporte sous le bras, se déplace via les ondes.
On le regarde, on l'écoute, on l'observe sous toutes ses coutures, on en dit des tas de choses.
Des étudiants lui décernent des prix en festivals.
Il a désormais ses sous-titres en anglais, néerlandais, italien, espagnol, letton.
Depuis quelques mois, je sens dans les mots des autres et dans ceux que je donne en retour, quelque chose qui se révèle à nous, comme l'image argentique se révèle dans un temps toujours différé de celui de la prise de vue. Quelque chose de l'ordre de la mise en abîme.

Quelque chose en miroir, peut-être même de l'ordre des poupées russes.

Enchevêtrés que sont maintenant la Petite école, le film qui en a fabriqué une trace dans un temps donné, et puis au bout, ceux qui le reçoivent.

Quelqu'un a parlé d'un « projet co-construit où la notion d'apprentissage s'ancre au processus filmique lui-même. »

Lien.

Certains disent vivre, à travers le film, une expérience du lien nouvelle, inconnue.
Je reconnais, moi-même et nous tous.tes, pour le fabriquer, en sommes passé.es par là.
Par cette expérience du lien, nouvelle, inconnue.
Une forme de qualité de présence à l'autre plutôt inédite.
Ce qui se joue, me semble-t-il, pour presque quiconque passe la porte.
Mais qu'a-t-elle de si particulier, cette porte ?
Sa légèreté, son tintement, sa transparence nous invitent au déplacement, sans aucun doute.

Tisser

Dans la presse, j'ai lu « un film saisissant la matière précieuse qui se tisse entre les enseignantes chercheuses et les enfants ?
Ce qui se jouerait dans le lien ici serait

ainsi empêché ailleurs ?

Sans doute. Par le cadre institutionnel, la géographie des lieux, la scénographie des classes, le programmes et les évaluations.
Par le nombre : trop d'enfants, trop peu d'adultes. Trop peu de temps.

Une lettre a été adressée par une spectatrice à l'équipe de la Petite école :
« Vous n'êtes pas là pour 'apprendre le français aux enfants avant tout', 'préparer à rentrer à l'école' ou que sais-je encore. Mais pour vivre et faire vivre 'un temps particulier' qui s'apparente au 'temps scolaire'. Pour proposer un espace aux enfants où ils peuvent être là avec eux-mêmes – et leurs blessures parfois terribles – et en même temps avec les autres. Pour parvenir à leur donner suffisamment confiance pour qu'il parviennent à regarder un adulte dans les yeux. Pour les aider à s'arracher à la protection de leur 'chez eux' et petit à petit y prendre même plaisir. Pour faire fabriquer-entendre-dire-toucher-goûter-dessiner des choses nouvelles. Et pour faire tout cela ensemble, il y a du cadre, des règles solides, mais dont il est possible de discuter. C'est alors, alors seulement, qu'au cœur de cet espace-temps, il y a de l'apprentissage, parfois scolaire, et par la force des choses, qu'il y a du parler français. »

Cadre

C'est une limite. Et une sécurité.
Quelqu'un disait après une projection

«comme c'est beau, cette manière que vous avez de mettre du cadre, tout en essayant toujours de ne pas partir du vôtre. Ou en tous cas de toujours le questionner.»

Mais le cadre, c'est aussi le choix. De filmer ceci ou cela. De filmer ou pas. Alors mensonge ? ou regard ? Point de vue ?

Marie dit : «Tu as mis le doigt sur ce qui coince. Il y a aussi tellement de joie ! » J'en ai vu beaucoup, de la joie, c'est vrai. Et bien sûr il reste peut-être trop peu. Il a fallu mesurer, raconter, souligner et mettre de côté.

Certaines images en tournage nous semblent évidentes. Celles de la joie en font partie.

Et pourtant, parfois ramassées dans un récit, elles peuvent aller contre lui.

Nous avons travaillé à ne pas donner de fausses pistes : ce récit ne délivre ni solution, ni résolution. C'est un choix. Dans 10 ans, j'en aurai peut-être fait un autre.

En reparlant du cadre, certains et certaines ont relevé cette matière infinie qu'il y a à réfléchir sur les normes scolaires.

Sur les normes tout court.

Sur le code. Sur les codes.

Posée aussi, la question des catégories.

D'âge, de niveau...

Où et comment on range ?

Pourquoi toujours tout ranger, comme ça ?

Une jeune fille s'est sentie vraiment

décentrée.

Ce n'était pas désagréable, au contraire.

Quelqu'un a parlé de ce huis clos, qui s'ouvre sur la rue. Qui ouvre au débat.

Des questionnements – et non des réponses ou des statistiques – essentiels dans le monde chaotique d'aujourd'hui.

Temps

Tous les matins, la question se pose.

« Viendra viendra pas, dans tous les cas je suis là » résume Flavie.

Du temps, donc.

Pour créer un lieu.

Pour faire un film. Raconter le lieu au plus juste de ce que j'y vois.

À la Petite école, il y a du temps pour trouver sa place.

Pour la retrouver si en route on l'avait perdue.

Marie rappelle aux étudiants le temps qu'il faut prendre pour observer une image.

Prendre le temps de voir des détails qui enfin surgissent alors.

Je fais le lien avec les mains de Maja dans le sable.

Constamment on me rappelle à ce plan. Ce plan dure si longtemps qu'on commence à y voir, grâce à la durée, précisément, tout autre chose qu'un jeu de mains.

À chacun de voir révélé en lui le hors-champ qu'il s'est constitué.



Je retrouve ces mots :
Prendre le temps de regarder autrement.
C'est aussi un geste politique.

Sable

Certains voient très clair dans le sable.

Y trouvent une source de sensations et de métaphores infinies.

Un outil évident.

D'autres restent face au mystère.

Comme s'il fallait, d'ailleurs, tout éclaircir et tout comprendre.

Pourquoi tout ce sable ?

Une femme est venue.

Elle travaille au quotidien avec des familles en exil.

Elle raconte ce double deuil vivant.

Cruel.

Deuil de ce que les familles ont laissé derrière elles.

Deuil de ce qu'elles attendaient de l'ailleurs.

Soin

Alors du soin, oui. Plein.

Vous soignez les autres.

Vous vous soignez vous-même.

Ici, les enfants mettent tout d'eux.

Alors comment être raisonnable et mettre moins ?

Et pour nous qui faisons le film, nous soignons aussi quelque chose.

De vous voir à l'œuvre, à la tâche, entre vous et avec les enfants.

On soigne quelque chose, jusque dans la réception des mots que suscite le film.

On nous dit « Tout est beau dans ce film, les visages, les objets, cette boutique désuète, tout prend un charme fou. »

Ensemble.

On me dit « C'est incroyable de les voir chercher, sans cesse et sans relâche. »

Bien sûr, sans relâche. Mais comment cesser de vouloir de répondre à une telle question : qu'est-ce qu'on fait là, ensemble ?

Donner du sens. Sans relâche non plus. Que l'école à venir en ait pour les enfants. Que nos métiers en gardent pour nous.

Comment ne pas souffrir des conditions dans lesquels nous devons les exercer ? Quels leviers et quelles marges de manœuvre ?

Julie a ramené l'idée du filet à bord. La nécessité de le tisser, même si c'est difficile.

Le film raconte aussi ce moment douloureux où l'on tente de sortir de l'isolement.

Comment faire ce maillage si nécessaire avec tous les autres métiers ?

Car ici, on ne parviendra pas à « tout ».

Le film devient un outil dans le réel.

Autour de la Petite école, par le biais du



film, les métiers peuvent se rencontrer, se nourrir et s'inspirer.
Et ensemble réfléchir, expérimenter.
« Le film de Lydie sert d'outil pédagogique pour présenter le projet vers l'extérieur, explique Marie. Et puis pour nous c'est aussi utile d'avoir un regard extérieur sur ce qu'on fait. La Petite école vise à fabriquer des histoires et voir comment elles résonnent chez les autres. C'est la même démarche avec le film. Les enfants passent la journée sous notre regard, et avec le film on peut aussi poser un regard... sur le nôtre.
Une sorte de regard méta », sourit-elle.

Relation

Il y a d'abord eu le sentiment curieux du professeur, habitué à une forme de solitude (adulte) dans sa classe, soudainement soumis à un regard extérieur.
Je ne suis pas venue pour une inspection, moi.
De quelle teneur sera ce regard ?
Comment avez-vous fait pour vous approcher si près ?
Comment as-tu fait, pour t'approcher autant ?
Là où habituellement il n'y a pas de tiers.
Marie, tu dis « C'est bouleversant de voir la manière dont tu as posé ton regard sur ce projet ?
Mais ce qui est bouleversant, c'est de m'avoir fait la place.

De m'avoir laissé le temps de la trouver, puis de pleinement la prendre.
La relation filmeur-filmé, est en suspension dans le temps.
Le film est la trace de ce qui s'est joué entre nous dans ce temps de vie-là.
Ce que vous m'avez généreusement offert et ce que j'ai choisi de vous offrir en retour.
Rejouons le film à l'infini.
L'objet ne bougera plus.
En revanche, notre réflexion sera toujours renouvelée.
Cet objet-film n'existera qu'à condition qu'on le regarde et qu'on lui donne du sens.

Paroles.

J'ai noté les mots qui reviennent.
Merci. Ému. Touché. Bouleversé.
Émerveillement. Mobilisation. Inspiration.
Respect. Intelligence. Finesse. Remise en question. Ancrage. Puissance. Courage.
Infini dévouement. Corps et âme.
À la sueur de leur front. La bonne distance.
À la hauteur des enfants. Nécessaire.
Certains spectateurs recomposent des portraits d'enfants.
Ils associent des corps et des vêtements, et se figurent – peut-être parce que c'est plus confortable – qu'ici, ce sont les mains d'untel, et là aussi, et là encore.
Que lui a bien grandi et qu'on voit qu'il sait se concentrer maintenant.

Quel changement, quelle évolution !
Quelle réussite !
On a besoin de sentir que ça va aller.
On a besoin de se raconter sa propre histoire.

D'autres au contraire, attentifs à d'autres choses, ne se laisseront pas duper par cet élan.
Et se satisferont de ne pas savoir grand chose des uns et des autres finalement.
Ce n'est pas le sujet après tout.
Ils s'attachent à déambuler dans la complexité des questions de fond, de la recherche.
En évoquant en détails les déséquilibres et tensions éternelles entre théorie et pratique.
Comment ça leur parle de leur quotidien à eux, de leurs limites.
Comment ça questionne leurs propres pratiques.

Une jeune fille est venue.
Elle est bénévole auprès de jeunes filles arrivées de Syrie et installées en Allemagne.
Elle a reconnu tant de choses.
Elle est repartie inspirée, pleine d'outils.

D'autres se sentent très démunis.e.s.
Vous avez tant de courage, de patience.
D'abnégation. C'est plus qu'un métier.
C'est votre vie.
Que puis-je faire de cela ?
Que puis-je en penser, comment m'en emparer au quotidien ?
Je suis entrée à l'école pour l'humain.
Aujourd'hui je ne fais que remplir des

rapports.
Je ne suis plus avec les êtres humains.
Dans mon quotidien, je ne peux rien en faire.
On maltraite, malgré nous.
La violence institutionnelle s'installe, invisible parfois, dans des recoins insoupçonnés.

Résistances

On entend le pessimisme, les difficultés à s'y voir, le décalage avec le réel.
Il y a celles et ceux à qui ça n'a pas plu, d'entendre parler d'histoires tristes.
La force du hors-champ qui dit parfois plus que les mots.
Il y a ceux qui m'ont dit n'être même pas venu, précisément pour ne pas encore une fois entendre parler d'histoire tristes.
Il y a celles et ceux, aussi, qui auraient bien aimé autre chose.
Ils s'amusent ou s'inquiètent de refaire le film à la place de.
Ç'aurait été bien si... Et finalement pourquoi ne pas ça, alors que pourtant, moi, si j'avais...

Violence

Que certains voient et redoutent.
Que d'autres comprennent, elle est évidente.
Que d'autres encore ne nomment même pas comme telle.
Elle est partout dans la vie. Pourquoi resterait-elle de l'autre côté de la porte ?

Certains disent leur choc.

À Nancy, selon une professeure, certains étudiants « n'ont pas mesuré la chance qu'ils avaient de pouvoir découvrir ce film, leur travail n'est peut-être pas encore assez engagé en première année pour se décentrer culturellement, pédagogiquement. (...) Je suis allée plus loin avec l'étudiante qui questionnait cette scène de bagarre et elle a su entendre la nécessité de se décentrer de sa place pour penser celle de l'autre. Dès demain, en accompagnement d'une équipe jeune et non diplômée présente auprès de mineurs non accompagnés, des choses vont émerger. »

Étudiants

Le film a été primé à plusieurs reprises.
Par trois fois maintenant, ce sont le Prix étudiant ou le prix jeunes.
Qu'est-ce qui rend ces jurés particulièrement sensibles à ce film ?
Sont-ils quelque part à la frontière ?
Une frontière entre « encore l'école » et « plus l'école » ?

Entre être encore des élèves et bientôt des adultes, des professionnels ?
Peut-être naviguent-ils à leur propre manière dans les processus d'identification du film ?
À la fois à la place des enfants et des adultes qui les accompagnent ?

Fancy fair

À la Petite école, on a montré le film.
C'était la fête, tout le monde était convié.
On a vu passer Tarek, Youssef, Sidra, Shams...
Les anciens. 2017.
Très vite, les voir s'emparer de la barre de lecture et rejouer, deux, trois fois, plus au besoin.
Là, l'image où l'on se voit !
On se reconnaît. On se cache. On pouffe, cachée dans la paume de sa main.
On a grandi, c'est fou ce qu'on a grandi.
On se reconnaît mais on n'est décidément plus le-la même.
On parlait à peine français c'est fou.
De voir ça, de l'entendre.
On est tendre avec son image aussi.
On se sourit. On passe à autre chose.
Tiens des jeux en bois ici, dans la pièce à côté, on peut gagner des points, des bonbons !
Pas-y, on y va, on y va !




Aimer

Au détour d'un site, je tombe sur une critique de spectateur, sous pseudonyme. L'auteur.e s'approprie le nous collectif de la réflexion politique autour du projet. C'est émouvant. J'en restitue quelques mots ici.

Comment peut-on enseigner autrement, de manière plus inclusive et adaptée ? Si l'enfant, après être passé entre nos mains, rejoint finalement le cursus académique, nos efforts ont-ils servis à quelque chose, les a-t-on assez préparé ? Ou au contraire, les ont-ils empêché de s'intégrer pleinement, tant les deux systèmes d'écoute et d'attention sont différents entre les deux écoles ?

Qu'est-ce qui constitue un bon élève à nos yeux, mais non pas aux yeux des autres ? Comment rompre avec ces systèmes d'oppression, sans que notre radicalité entache la vie future de ces enfants ? (...) Le film offre une mise en scène qui laisse une place à la violence sans chercher à la rendre plus douce. Au contraire, la mise en scène donne à voir ces moments où l'on a besoin d'être enlacé par des bras aimants.

Et si c'était ça, enseigner autrement ?



Et si c'était ça,
comprendre autrement ?
Aimer autrement ?

Ouvrir son "voir"



#Interroger le regard

Lopez s'intéresse aux stratégies que les Inuits déploient pour avancer dans un espace qui lui semble, à lui, dénué de tout point de repère. Il note que les chasseurs ne se préoccupent guère des distances et qu'ils sont plutôt obnubilés par les petits détails qu'ils identifient dans le paysage et que d'autres ont parfois évoqués avant leur départ. Les accompagner sur la banquise c'est un peu devenir un "renard arctique" : on regarde sans cesse en arrière, on revient souvent sur ses pas, les pauses sont longues (pour se chauffer, boire ou manger, et sentir le vent), jamais il n'est question d'avancer d'une seule traite vers un "but" déterminé. Les personnes qui ne sont pas initiés y verraient beaucoup d'errance, peut-être même une danse étrange.

Mais c'est une autre manière de s'orienter dans un milieu où l'un des risques majeurs est de se perdre.

Olivier Remaud, *Penser comme un iceberg*, p.93

Mamadou entre à la Petite école au mois de janvier... C'est lui qui tombera sur la fève lors de la galette des rois. Mamadou, c'est un enfant qui retire doucement la main de Daniel qui parfois se pose sur lui un peu brusquement... et lui dit : non, Daniel ! C'est lui aussi qui caresse le dos de Sulayman quand celui-ci se colle à lui. Mamadou est un enfant Peul... et comme d'autres enfants Peuls qui sont venus à la Petite école, il se dégage de lui un grand calme, une sorte de sagesse. Ses gestes sont posés, il ne parle pas beaucoup mais sourit souvent. Les enfants plus agités

sont attirés par lui et semblent s'apaiser à son contact.

Alors mardi avec Sophie, on se demande d'où vient cette sérénité, ce calme des enfants Beuls ?

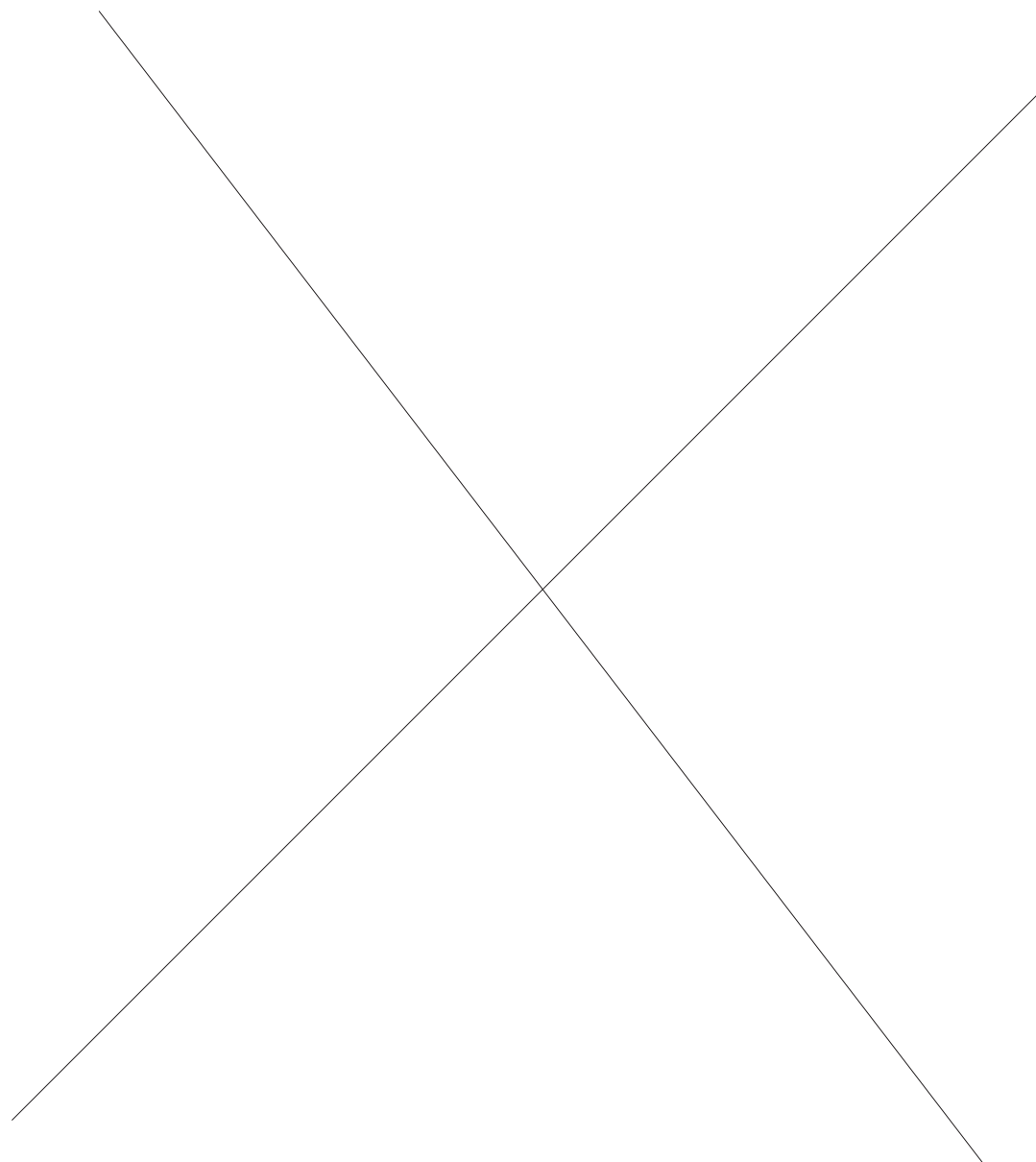
Et c'est Abdoul Karim, l'ami et professeur de pular de Sophie, qui lui offre cette piste :

« Ce calme est lié à un aspect culturel, c'est lié au fait que c'est un peuple qui transhume beaucoup, qui se meut dans le désert... donc dans notre éducation c'est toujours bien d'être calme pour comprendre le bétail et pouvoir communiquer avec lui. Chez les Beuls, avec le bétail la communication passe par des signes sonores certes mais aussi et plutôt par les regards, par des signes physiques. Voilà, moi c'est comme ça que je le conçois et que je l'ai appris par mes grands-parents ».

Le même jour, en fin d'après-midi, je suis en train d'écrire. Mariam, qui est Beule elle aussi, passe à côté de moi et me dit :
« Tu sais moi j'ai éduqué mes enfants avec les yeux, quand je les regarde, ils savent ce que je pense... voilà c'est tout avec mes yeux ».

ㄱㄱㄱ





#Détourner le regard

Par cette expression, je ne veux pas dire qu'il faut refuser de regarder. Je suggère plutôt qu'il serait possible d'inventer un point de fuite politique par une manière de regarder ailleurs qu'à l'endroit de sidération – et de fascination morbide parfois. Et il me semble que l'une des fonctions paradoxales d'un geste politique en art aujourd'hui est d'accompagner justement le détournement du regard, dans une société saturée d'images et d'immédiateté. Car il s'agit de détourner le regard de son objectif et de le ralentir à la fois. Le regard est alors invité à l'errance, c'est-à-dire à d'autres possibilités de composition. (...)

"Détourner le regard," serait en quelque sorte regarder tout en se regardant en train de voir et en s'interrogeant sur ce qui se passe au même moment.

Olivier Marboeuf et Tōma Muteba
Luntumbue.

C'est Anas qui finit un puzzle de deux cents pièces représentant le monde et ses animaux. C'est Süleyman qui le suit à la trace et qui de temps à autre place une pièce du puzzle lui aussi.

C'est Namza, qui fait tourner la mappemonde des animaux, il s'arrête soudain : Marie, ils existent vraiment tous ces animaux ? Même celui-ci – m'indiquant le grand requin blanc ? Il me pose beaucoup de questions... alors on ouvre le livre des océans et on cherche le requin blanc... et celui-ci il y a des gens qui l'ont déjà vu ? et toi tu l'as déjà vu ?

Dans la pièce à côté, Anas continue son puzzle, tout en écoutant les questions d'Namza...

Il mesure combien celui-ci ? En montrant le requin pèlerin. 8 mètres. On cherche des repères pour voir combien ça fait, 8 mètres. Et celui-ci ? 5 mètres. Et celle-ci ?

me montrant la baleine à bosse. 18 mètres.

Ah ! C'est deux fois la taille du requin!!!

Et lui comment il s'appelle ? Le cachalot il fait 18 mètres. Le cachalot ? Anas, c'est parce qu'il se cache dans l'eau... on se sourit.

Alors Namza veut dessiner le requin blanc et puis le pays où il se trouve, il vit où Marie ?

On regarde sur la mappemonde, en Afrique du sud... On dessine l'Afrique.

Et Süleyman à Anas : moi j'ai trouvé où il est le requin blanc, lui indiquant sur le puzzle :

Anas lui répond, t'es fort. Oui c'est parce que j'ai ma loupe!

ㄟㄟㄟ

... quelques notes de musique

Ci-joint les quelques notes de la leçon de piano de Mostafa.

Myrto Sifaki Centre culturel Bruegel,
« Tu m'as dit que tu avais déjà vu un piano,
mais est-ce que tu as déjà vu l'intérieur
d'un piano ?

C'est très bien ce que tu fais, tu as
découvert quelque chose.

Moi je te suis, je suis l'accompagnatrice.

Mostafa : Ici j'ai râté Myrto : Je sais mais
c'est pas grave.

Myrto : Tu as tout mon respect et mon
admiration, ça c'est un premier cours très
impressionnant.

... pister

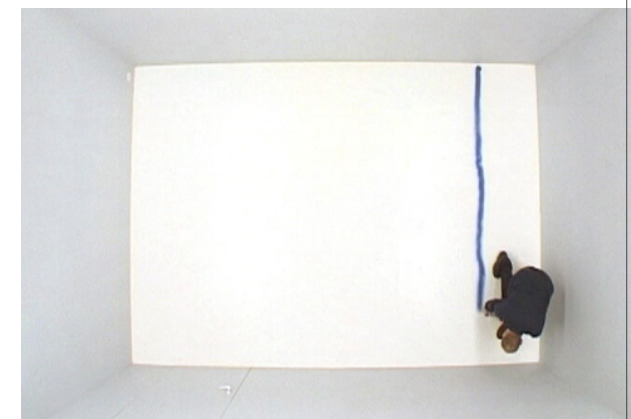
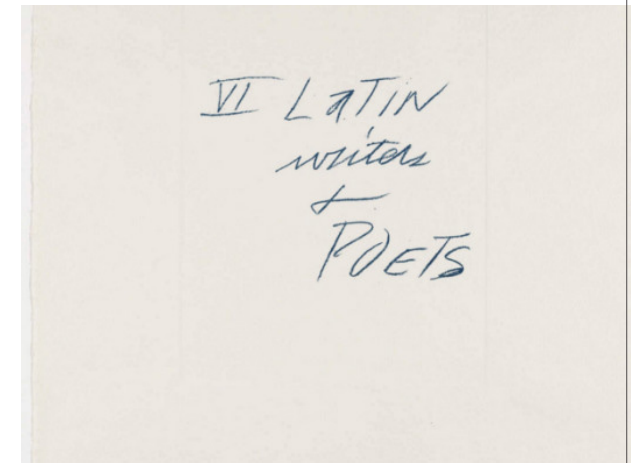
*La difficulté de tout cela, c'est que le
propre de cet univers de signes, c'est
son caractère invisible, ou crypté pour
le profane. Il n'y a rien de grandiose,
d'impressionnant, d'explicite. Et pourtant,
il y a cette joie collective de trouver
ensemble un monde d'indices laissés par
l'animal, qui révèle ses habitudes, et sa
manière d'habiter. Plus qu'un art de voir,
c'est une art d'imaginer.*

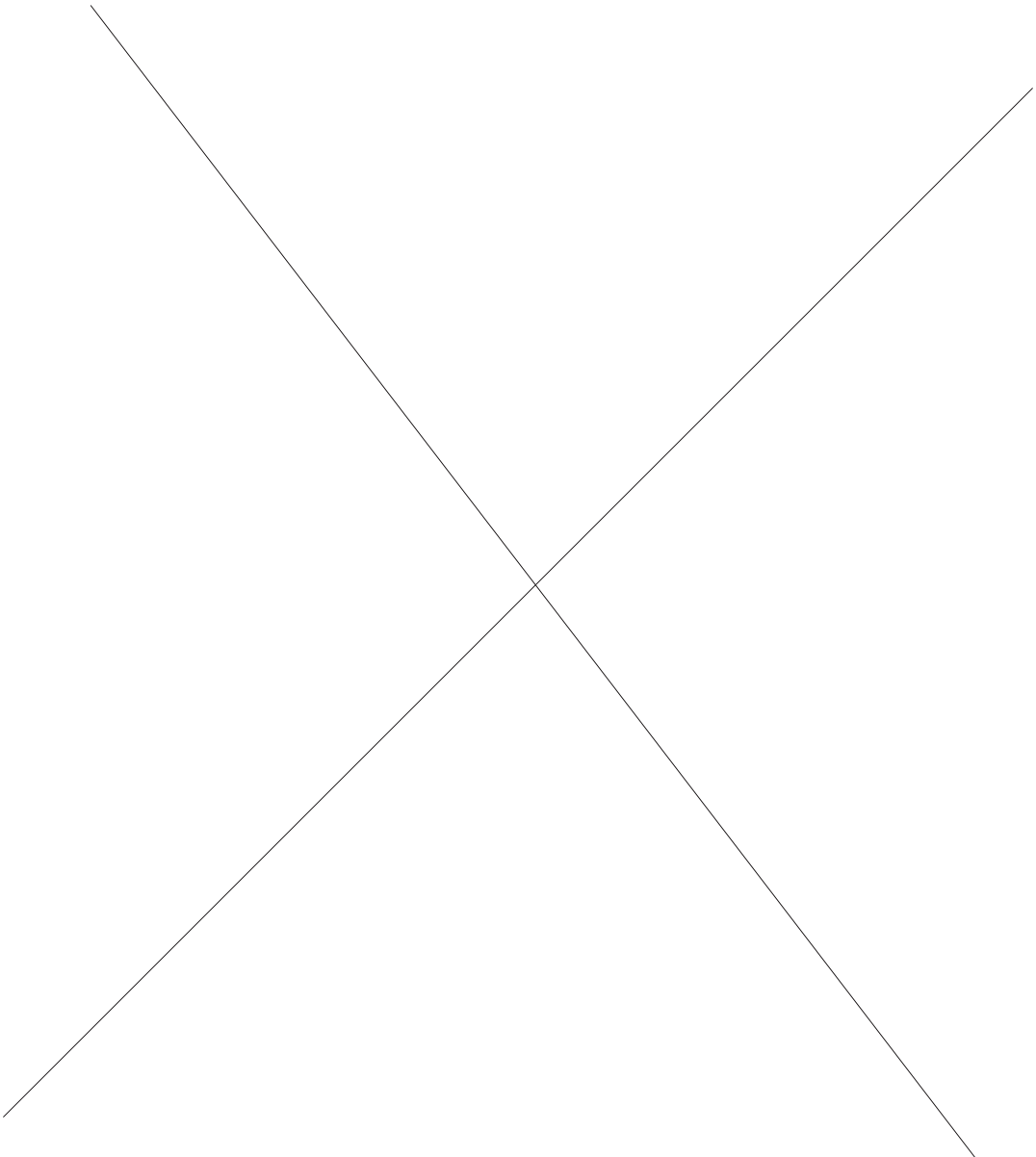
[...]

*Ce qu'il y a d'intrigant enfin, dans le
pistage, c'est qu'il nous place dans la
même position que lors des traques et
cueillettes originelles, où l'on ne peut
qu'espérer la rencontre, sans la forcer :
c'est une pratique qui nous situe dans la
métaphysique de l'influence, sans pouvoir
appliquer notre volonté sur la rencontre
pour la provoquer. Pister prépare la
rencontre, mais ne la force pas ; elle
devient par là un événement d'une autre
magnitude. Pister restitue ici cet état
intérieur devenu rare : l'état d'alerte,
d'attention flottante et amoureuse à
l'égard de l'imprévu.*

Baptiste Morizot, Sur la piste animale.

ㄥㄥㄥ

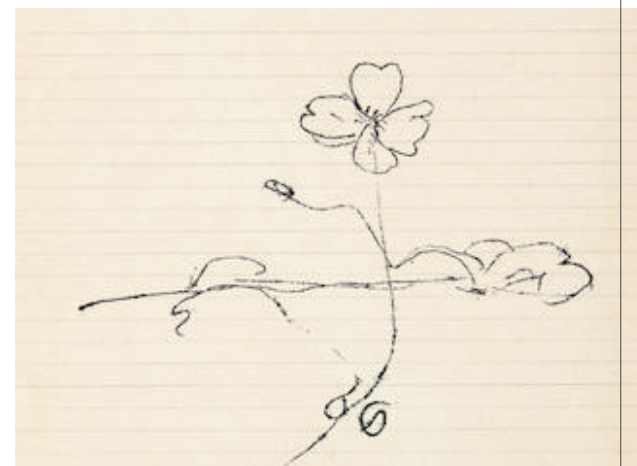




C'est Mohammed qui court dans tous les sens... Je lui demande s'il veut peindre ? Oui Madame, oui!!! Il répète : Madame madame bleu bleu... je l'installe devant une feuille avec des aquarelles. Madame madame, une maison. Je dessine une maison. Du bout des doigts il s'empare du pinceau et le plonge dans la couleur bleue. Mohammed met du bleu, depuis toujours, sur toutes ses peintures... il peint en bleu : la maison, les arbres, la mer bien sûr, le soleil, les oiseaux, les nuages et bien d'autres chose encore... tout en répétant bleu bleu et en me regardant, souriant.

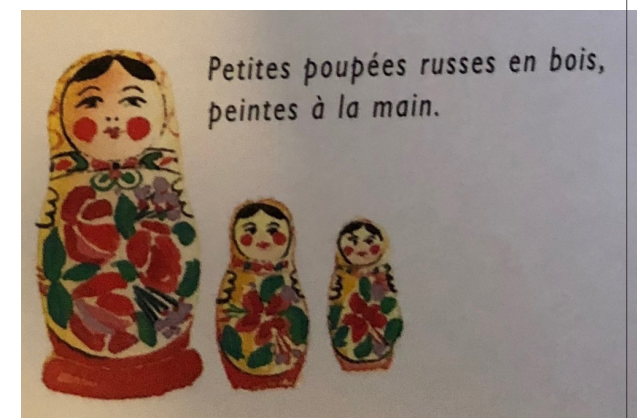
C'est Anas qui au repas de midi nous dit : « parfois j'aimerais bien avaler un animal d'un coup. Tu sais chez les indiens, il y a des médecins que l'on appelle des chamans. Et eux, une des manières qu'ils ont de soigner, c'est avec les animaux. Ils disent qu'il faut penser à un animal, et puis tu imagines qu'il devient tout petit, tout petit, jusqu'à ce qu'il tienne entre tes deux doigts. Une fois qu'il est tout petit, hop tu l'avales et tu demandes à l'animal d'aller se placer là où tu as mal. »

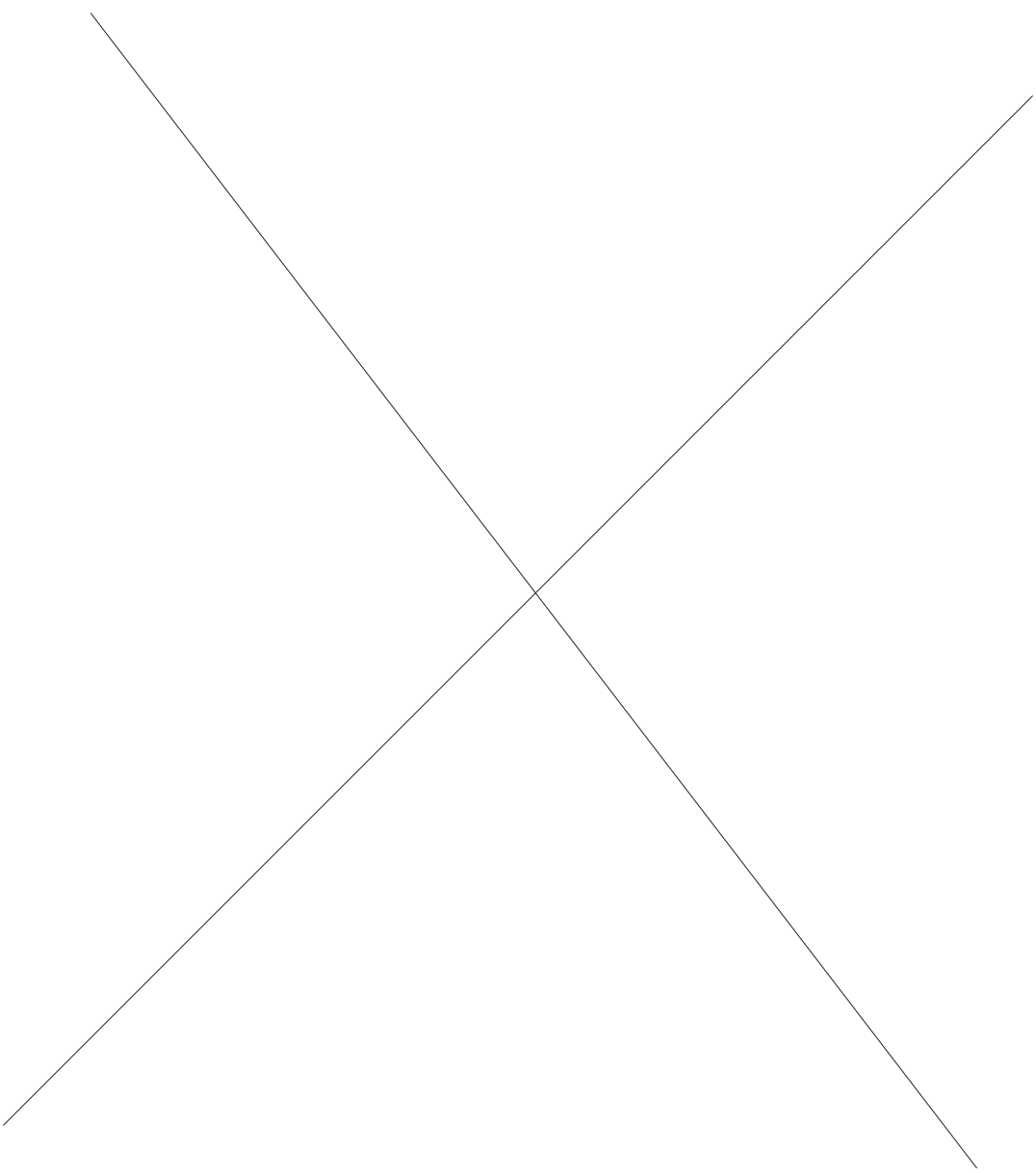
Anas me regarde perplexe. Tu vois par exemple, aujourd'hui si je suis un peu triste, hop j' imagine euh : un zèbre, je le rends tout petit et hop je l'avale et lui demande d'aller se poser sur mon cœur... et toi Suleyman, si tu devais choisir un animal, tu choisirais lequel ? Ni une ni deux, il répond : un lion!! Un grand lion ! Et tu lui demanderais de te soigner où?... ici, là. Montrant de ses petits doigts, sa gorge. Et il ferait roar, ROAR!!



Dans la vitrine de l'école deux
 arbustes... dont un oranger.
 Un jour matin, j'arrive dans la grande
 pièce, une femme parle à Corentin.
 « Vous voyez pour que vous puissiez
 avoir des fruits, il faut que vous
 introduisiez une petite brosette ici...
 délicatement vous faites bouger les
 pistils et ainsi la pollinisation aura lieu,
 vous comprenez comme il n'y a pas
 d'insectes à l'intérieur...
 Elle se penche sur l'arbuste, ah mais,
 si regardez ici et ici il y a bien des
 petites oranges qui se forment...
 c'est fou ça...
 et nous de penser à toutes ces fois où
 les enfants touchent aux fleurs – ça
 doit être vos enfants les pollinisateurs,
 elle sourit et s'en va.

ㄟㄟㄟ





Un atlas à la main, Süleyman s'approche de moi. Il me montre les matriochkas. Marie, regarde c'est comme chez toi... c'est de quel pays ça ? Les matriochkas, elles viennent de Russie. Les yeux grands ouverts, ah c'est la Russie qui te les a apportées ? Peu de temps après, il revient. Marie, regarde ici c'est la maison du père Noël, me montrant le pôle sud. Je pense qu'il habite cette maison-ci, euh non celle là, tu crois que c'est celle-là ? Édouard passe à côté de nous, mais il n'existe pas le père Noël... Si il existe, non il n'existe pas. Süleyman, mais si il existe, hein Marie ? Et il continue son chemin... sûr de lui.

.. regard-langage

La devinette pourrait être la suivante : quel est le point commun entre un poète (Zukofsky en l'occurrence), un dur à cuire (hard-boiled) et un voyageur se trouvant dans une ancienne cimenterie ? La réponse pourrait être : « Chercher à voir autre chose, ou autrement, dans (et non pas derrière) ce qu'on a l'habitude de voir. »

En conclusion de sa présentation de Dashiell Hammett, Ellery Queen écrit :

« Il n'a pas inventé une nouvelle sorte de détective, il a inventé une nouvelle façon de les raconter. »

Emmanuel Vocquard
Le cours de Poésie – éditions P.O.L

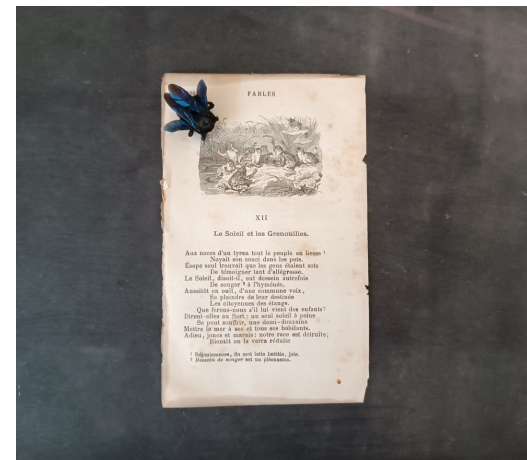
#Bestiaire

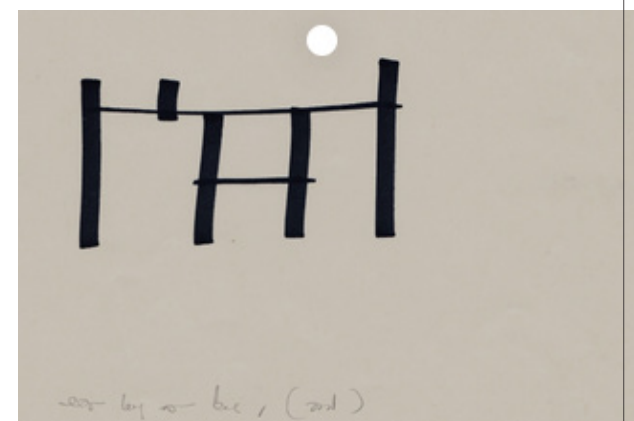
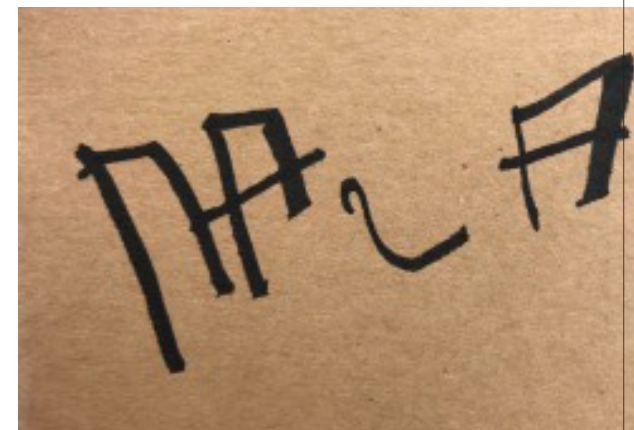
« Couché, devenu fougère, en bordure de ce sentier qui réunissait tous ces habitants, j'ai senti que j'étais entré dans une communauté aux habitudes et aux langues nombreuses, mais tressées ensemble comme des mèches de cheveux. (...) »

Au cœur des territoires chantés des oiseaux, entouré des frontières d'odeurs des royaumes des loups et des lynx, sur les chemins quotidiens des grands cerfs, on peut parfois pressentir les différents invisibles. On apprend à voir les limites de son "voir," et à lire l'invisible pour nous dans les attitudes des autres animaux.

La plupart du temps, pour être honnête, on n'y comprend rien. Mais on pressent qu'il y a du sens, mystérieux pour nous, évident pour eux. Et le mystère agrandit l'espace. ⁵

Baptiste Morizot, *Rister les créatures fabuleuses*, p.36.





... scrittura illeggibile

C'est le plus petit qui veut écrire son prénom sur le carnet offert par Sophie. Alors, il regarde attentivement son prénom écrit sur sa boîte à crayons. On voit, dans son regard, qu'il trace les lettres dans sa tête.

Son prénom est fait de nombreuses voyelles, de S, de L et de M... un dernier coup d'œil, il s'empare du marqueur et se met à tracer... puis compare les deux écritures.

M me regarde – déçu : j'arrive pas à faire la même chose, comme ici indiquant la boîte de crayons.

Regarder son tracer à lui... comme les écritures illisibles de Bruno Munari.

« Nous rassemblerons les images et les images des images jusqu'à la dernière qui est blanche et sur laquelle nous nous accorderons. »

Edmond Jabes,
Le livre de Yudel.

Les enfants de la Petite école :

Anas, Mohamed, Rahma, Leneb, Fatih, Mirella, Adoul,
Amin, Famil, Nawfel, Lineb, Fairuz, Bedur, Amira,
Kazafi, Mohamed, Mustafa, Khalil, Ahmad, Kaddour
Victor, Iman, Maria, Oussama, Yassin, Noura, Khaled,
Amal, Walid, Khaled, Esra, Mohammed, Lahieh,
Mohammed, Para, Sanaa, Noura, Khaled, Amal, Khaled,
Mohammed, Lahieh, Mohammed, Emmanuela, Alhassan,
Ousseinatou, Gouro, Madina, Boutrabi, Denis, Sidra,
Shams, Youssef, Moureddin, Abdelaziz, Ahmad, Almaza,
Mirna, Ginardo, Rama, Mazen, Lara, Léontina, Tanis,
Ryam, Maram, Ayman, Shirine, Oussein, Khadra, Abdi,
Antonio, Luis, Khadra, Khoder, Mohamed, Youssef,
Judi, Tana, Aboudi, Nada, Yassan, Anwar, Kelly, Saad,
Parastou, Aliou, Mamoudou, Larah, Asmao, Maraah,
Muja, Yamza, Fatima, Famil, Roki, Tumah, Armaghan,
Sana, Chéou, Yossin, Yassin, Mohamed, Mostafa,
Mathias, Rachelle, Noah, Maïrame, Adam, Nazaret,
Fabian, Thierno, Bassam, Mohammed, Paser, Mbourel,
Fati, Subhi, Mamadou, Valentin, Maïssa, Ahmad, Adnan,

Mohammed, Sulayman,
Subhi, Khaled, Ludmilla,
Fadi, Mahamad, Fati,
Anas, Yamza, Alaa, Daniel,
Edouard, Torky, Selma,
Mamadou, Emmanuel,
Achraf, Todor, Amadou,
Moutaga, Khider
Ibrahim, Ali, ...

L'équipe de la Petite école :

Alexis, Camille, Christine,
Clizia, Corentin, Julie,
Marie, Maya, Nathalie,
Raymonde, Sophie, Lineb

Mercis

Au nom de l'équipe et des enfants

Merci à tous ceux et celles qui rendent le projet de la Petite école possible par leur engagement tant humain que financier

Maria Abecasis, l'Association Amis sans frontières, Laurence Baudhuin, Jules Beaufils, Olivier Belenger, Thierry Boutemy, Arnaud Bozzini, Muriel Brusselmans, Olivier Case, Isabelle et Jean-François Cats, François Casier, Anne et Antonio Castro Freire – Stichelmanns, L'équipe du Cemome, Serge Claes, Julianne, Marie et Fanny de La CODE, Monsieur et Madame Chavier-Bouffanais, Céline Colmant, Nicolas Dechamps, Matthias et Thibault De Meyer, Laurence De Ridder, Claude de Selliers de Moranville, Claire Deveux, Bernard De Vos, Renald Dewinter, Sarah D'Yondt, Aïssatou Diop, Anaïs Domb, Valérie Ducoeur, Christine Durand-Mavenith, Julien Dutertre, Sophie Hubert, Philippe Ector, Youda El Aouadi, Akila Elmaouhab, Bénédicte Emsens, Dominique Emsens, Patricia Emsens, Jacques Féron, le Fonds Jean Praet, le Fonds Joseph Schepers – Germaine Lijnen, le Fonds Kasélé, la Fondation MAD Marguerite & Adrien Dassault, la Fondation Resurrexit, la Fondation Roi Baudouin, Karine Forel, Véronique Goddeeris, Géraldine Goubau, Claudio Guthmann, Maud Hagelstein, Nicolas Havenith, Volkmar Hierner, Véronique Jacques, Marc Janssen, Alice Jaspert, Étienne Jockir, Les Laboratoires d'Aubervilliers, Cédric Lahaye, Soumia Lahdily, Céline Lorand, Luca Lucian-Claudiu, Vincent Macaux, Aurélie Magerman, Roseline Magnee, Laetitia Mairlot, la Maison Médicale des Marolles, Sophie Matagne, Eric Mercenier, Jean-Claude Métraux, Florence Minder, Pascale de Media Graphics, Étienne Mousnier, Gerald Petit, Perspective Brussels, Benoit Pierret, Lucia et Clara Pierrard, Axel Pleeck, Céline Plumerel, Katharine Ratnoff, Isabelle Rey, Delphine Rothier, Andres Saavedra Ulloa, Myrto Sifaki, Catherine Soudon, Gary et Bernelle de l'ASBL Tchäi, Antoinette Sturbelle, Anne Van Den Boeynants, Christian Vander Stukken, Géraldine Van Noute, Renée Van Langhendonck, Sylvie Vanommeslaghe, Caroline Verbruggen, Lydie Wisshaupt-Claudé.

Merci à Madame La Ministre Caroline Désir pour sa confiance et son précieux soutien à La Petite école.

Merci au Cabinet de Madame Valérie Glatigny pour leur soutien permanent.

Merci à la Fondation Roussière d'Étoiles, grâce à qui le projet de recherche se poursuit.

Tout don, quelle que soit sa taille, constitue une contribution importante pour nous dans le travail mené au quotidien par notre équipe.

Grâce à ces fonds, vos dons, petits ou grands, seront centralisés et investis directement dans nos activités au bénéfice des enfants.

Ceux-ci sont déductibles fiscalement à partir de 40 euros.

Compte IBAN de la Fondation Baudouin: BE10. 0000. 0000. 0404

Communication structurée: 017/0900/00065